

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Lettre à Madeleine Ouellette-Michalska

### Sujet — Le Plat de lentilles

Madeleine Ouellette-Michalska

Numéro 18, été 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40600ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette-Michalska, M. (1980). Lettre à Madeleine Ouellette-Michalska : sujet — Le Plat de lentilles. *Lettres québécoises*, (18), 69–72.

Si je prends la peine de vous écrire cette lettre, c'est que je serais bien en peine de faire une critique de votre dernier livre *Le plat de lentilles* qui rende justice à ce récit. À la fin de ma deuxième lecture, il me reste tellement de questions auxquelles je ne puis répondre que j'ai pris le parti de vous faire part d'abord de ma réaction après la lecture du livre et ensuite de vous poser quelques questions auxquelles vous pourrez peut-être apporter une réponse. Il y a aussi une autre raison. C'est que vous écrivez terriblement bien. Vous jouez avec les mots d'une façon admirable. Il y a encore des gens qui vous diront que l'essentiel pour un écrivain, c'est de bien écrire. Je sais qu'il est important de bien écrire mais il me semble par ailleurs qu'on devrait pendant le cours d'un récit bien fait, bien organisé, bien écrit, s'attacher au narrateur et en devenir le complice.

Ce n'est pas tout à fait la façon dont cela s'est passé pendant ma lecture du *Plat de lentilles*. Pour vous dire la vérité, je me suis toujours senti un peu mal à l'aise vis-à-vis la narratrice qui essaie de nous convaincre de sa vérité personnelle et vis-à-vis ce pauvre Paul qu'elle accable pour ainsi dire de tous les péchés des mâles du monde entier.

Si je ne me trompe, Nadine, la narratrice, nous fait ici le récit d'une sorte de psychanalyse qui finira à la fin par lui permettre de revivre. Le dernier chapitre nous dit qu'elle vient de naître de nouveau. Il arrive que certaines gens puissent se psychanalyser seules mais avouez que c'est plutôt difficile. N'est-ce pas ce qui se passe avec Nadine ? Pendant tout le temps de sa psychanalyse, elle n'a cure des gens qui l'entourent. Elle est la seule à parler. Elle permet bien à Paul son mari, à Martin et à Josué de dire quelques mots ici et là mais, en fait, ce sont des mots qui comptent peu. La parole qui compte, c'est celle de Nadine. Forte et téméraire, même si l'on peut admettre qu'elle souffre d'une sorte de vague maladie, elle ne permet à personne de s'exprimer. J'avoue que j'ai, pendant

# Lettre à Madeleine Ouellette-Michalska

Sujet : *Le Plat de lentilles*

(Éditions Le Biocreux)

tout le temps de ce récit, eu beaucoup de sympathie pour son mari qu'elle ne cesse d'accabler sans jamais une seule fois essayer de vraiment communiquer avec lui. Il cultive les artichauts, fort bien. Il ne pense qu'à les voir pousser. Fort bien. Par ailleurs, c'est un garçon instruit, bien portant physiquement et mentalement. Pourquoi Nadine est-elle absolument incapable de communiquer avec lui ? Car, après tout, c'est elle qui a accepté de l'épouser, il y a une dizaine d'années, et elle devait avoir eu une raison pour le faire ? Et pourquoi, pendant cette sorte de jeu de psychanalyse où elle va se faire avaler par le puits pour renaître à la fin, ne cesse-t-elle de l'accabler ?

Je vais vous en donner des exemples. Je cite :

« Il voudrait la terre à lui tout seul. Son orgueil est immense. » p. 12-13.

« Paul se flatte de posséder une femme. » p. 15.

« Paul, mon époux devant Dieu et devant les hommes, est le modèle sur qui je calque mes gestes. » p. 27.

« Un mari possédant un diplôme couvert d'inscriptions latines, un compte de banque rondelet, un travail stable, une voiture huit cylindres. »

« Je suis la femme de Paul. L'épine dorsale de la patience et de l'ennui. » p. 38.

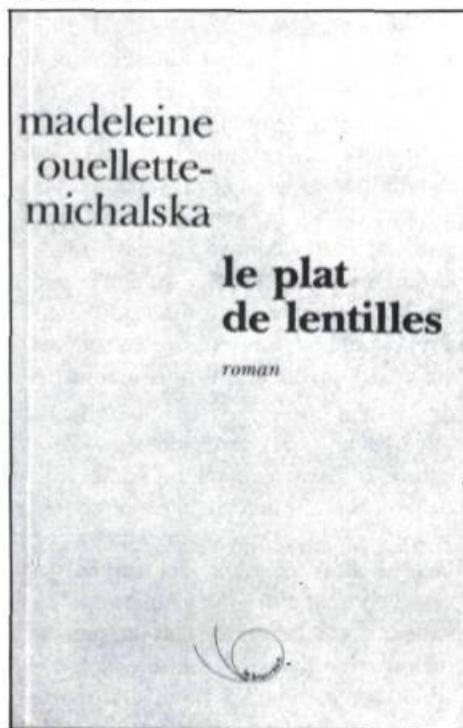
« De moi, il attend avant tout le plaisir de la table et du sexe. » p. 49.

« Mon mari lit ; il se cultive. Il ingurgite des phrases, tourne les pages d'un doigt pressé . . . » p. 49.

« Et pourtant, je n'ai pas décidé de venir habiter chez toi. Pas plus que je n'ai choisi mon nom, mon domicile ou mes occupations. » p. 51.

« Il est le maître. Il parle haut, et ses rugissements m'ébranlent. » p. 63.

« Dès que Paul ouvre la bouche, ma langue devient tympan, ventouse, éponge, récipient. ( . . . ) Comme il se prend pour Dieu, il a souvent tendance à en rajouter. » p. 66.





« Viens causer un peu, me dit-il à onze heures du soir, quand il a épuisé ses lectures . . . » p. 69. (Et Nadine s'est mise aussitôt à cogner des clous)

Je pourrais continuer ainsi longtemps. Nadine nous dit que Paul parle haut mais elle ne donne jamais au lecteur de preuve de ce qu'elle avance. À la page 69, on pouvait espérer une bonne discussion entre lui et Nadine mais Nadine cogne des clous.

Vous comprenez peut-être maintenant, chère madame Ouellette-Michalska, pourquoi je me suis senti mal à l'aise tout au long de votre récit. À moins de croire que Paul, le mari, représente tous les hommes de la terre, toute la stupidité et toute la méchanceté de tous les hommes de la terre, on ne peut, il me semble, être complice de cette Nadine qui, pour se transformer moralement, intellectuellement et spirituellement, sent le besoin de trouver un bouc émissaire en la personne de son mari. C'est peut-être cela d'ailleurs, car les hommes, au cours des siècles, ont toujours eu besoin de boucs émissaires sur lesquels ils rejetaient tous les péchés de l'humanité. L'histoire des religions me semble claire à ce sujet. Mais je suis pas sûr que c'est ainsi que vous ayez vu la chose.

Et puis ce dernier chapitre, j'avoue qu'il me laisse aussi sur ma faim. Admettons que Nadine arrive maintenant à la fin d'un long couloir et qu'elle se sent renaître. Elle dit : « Pour l'instant, je m'habite. C'est nouveau, cela m'occupe. » Et un peu plus loin : « Maintenant, il y a naissance. » Est-ce qu'on doit vraiment embarquer ? Parce que les êtres à côté de Nadine ne semblent pas avoir beaucoup plus d'importance qu'avant. Comment expliquez-vous cela ?

Il se peut que je n'aie rien compris à votre livre. Que j'aie compris ou pas compris, votre récit m'intrigue et j'aimerais bien que vous preniez la peine d'éclairer ma lanterne. Et peut-être ainsi éclairerez-vous la lanterne de plusieurs autres lecteurs.

Avec mes amitiés.

Adrien Thério

## Échange

### autour d'un plat de lentilles

Monsieur le Directeur de « Lettres Québécoises »,

Dans notre monde des Lettres surcodé et sursophistiqué, il fait bon entendre quelqu'un avouer qu'il n'est pas sûr d'avoir compris un roman après l'avoir lu deux fois. Cette modestie est rare.

Pour être bien honnête et expéditive — car je suis en train d'écrire un autre roman, *La maison Trestler*, qui me tient au coeur et au ventre —, je suis tentée de confesser que c'est aussi mon cas, que toute cette histoire racontée par Nadine dans *Le Plat de lentilles*, je l'ai comprise après coup, au moment où les critiques ont commencé à m'interpeller pour amorcer leur travail d'analyse, ou m'offrir d'eux-mêmes un éclairage utile et pertinent. Car lorsque je me livre à l'aventure fantasmagorique de la fiction consentie — à distinguer de la fiction obligée des rôles sociaux et de sa représentation symbolique —, je suis une femme en gestation qui se laisse envahir par le poids, l'instinct et les pulsions de ses personnages. Un corps et une âme abandonnés au plaisir total, parfait, de la vie, des vies qu'elle porte. Une belle et lente parturition qui va de soi et paraît pouvoir se passer du support factice des justifications post partum.

Je me joue des tours en le voulant bien. Car il est évident qu'un tel état d'innocence — autant dire d'inconscience — ne peut être maintenu puisque l'acte d'écrire contient, à l'origine, sa propre contradiction. Dès l'instant où la matière textuelle entre dans la superstructure signifiante et s'insère dans le circuit commercial du livre, elle quitte

les terrains vagues de la nature pour entrer dans les plates-bandes de la culture où l'attendent les promoteurs de l'infrastructure, qui marchent habituellement de concert avec les législateurs de codes. Et Dieu sait si dans nos régions de croissance démographique zéro, on ne peut plus se permettre de badiner avec l'amour et la grosseur.

Puisque le monologue ne vous convainc de rien, et vous avez bien raison — il n'y a que les fous/folles qui parlent tout seuls — je convie deux critiques à notre échange. Leurs propos dépassent l'argument anecdotique.

Paul-André Bourque :

« Nous retrouvons dans *Le Plat de lentilles* la symbolique de l'Ancien Testament. Le droit d'être maître chez-soi, en soi, droit que l'on troque ici pour la fonction de fécondité. Mais Nadine se repossédera. | . . . / Le politique est ici parfaitement intégré au poétique et à l'onirisme féminin. Ça se déroule au niveau du ventre, des tripes, c'est à la fois convaincant et intimiste. | . . . / Tout cela nous est livré par un monologue intérieur intense qui frise la schizophrénie et rend très bien l'errance du personnage. On aurait tendance à l'exorciser et à le ramener à un niveau plus rationnel. Mais une fois cet exorcisme refusé, on jouit du cheminement que ce livre sensationnel produit à l'intérieur de soi. | . . . / C'est l'entrée dans la vie, le féminin, la nature, cette autre cosmologie que nous, mâles, connaissons par procuration. » (Radio-Canada, Book Club, 22-10-79)



Philippe Haeck :

« Le Plat de lentilles est un roman pédagogique, un roman qui montre une transformation : il y a une femme tympan qui est toute ouïe pour ce que dit son mari bien-pensant, qui le laisse l'user et la frapper, qui se traite volontiers de folle parce qu'elle cherche à peindre le soleil, qu'elle aperçoit la nuit des fantômes, qu'elle a envie du bonheur, puis tranquillement apparaît une autre femme qui veut inventer ses propres signes, ses propres mots [...] J'ai lu avec beaucoup de plaisir Le Plat de lentilles [...] J'y ai retrouvé la santé qu'il y a dans les fables de Ferron, quelqu'un qui, en même temps qu'il voit que le monde va à sa perte, décide de résister, d'affirmer ses valeurs [...] » (Spirale, février 80)

Pour le reste, je crois que vous apportez vous-même les réponses essentielles aux questions posées. Et cela simplement dans l'énonciation de deux masculins qui paraissent admettre, à priori, que l'histoire collective et individuelle s'écrit, se trame et se codifie par l'homme. Une oeuvre bien conduite, devrait, dites-vous, « devenir complice du narrateur ». Or, cette Nadine n'a rien qui puisse gagner la sympathie. Elle monologue sans cesse. Tantôt elle se rebiffe, tantôt elle se fige dans le retrait, la dépendance, la passivité. Elle choisit son époux comme bouc émissaire. Procédé déplorable qui vous semble relever d'une longue tradition : « les hommes au cours des siècles » auraient eu tendance à cultiver ce travers comme en témoigne, soulignez-vous, l'histoire des religions.

Ajouter que ce procédé d'exclusion, pratiqué sur le mode masculin prescrit par les genres, fut de surcroît abondamment illustré par l'histoire de la philosophie, l'histoire de la psychanalyse, l'histoire littéraire, l'histoire du code grammatical, ou l'histoire tout court, équivaut à jouer du pléonasmisme ou de la synecdoque. Dans notre civilisation, la langue et le code symbolique, isomorphes aux structures socioculturelles qui les construisirent et s'en nourrissent, a désigné et raconté au masculin le rapport de l'être humain au monde, à son corps et aux autres corps.



Photo : Kéro

Dans tous ces lieux de discours, la femme était absente ou jouait, lorsque le lyrisme était sollicité, le rôle de figurante ou de médiatrice. En bascule entre les pôles irréconciliables de la nature et de la culture, elle se plaçait, ou se voyait le plus souvent placée, du côté des petites filles modèles bonnes à marier, ou du côté des grands-mères libertines bonnes à brûler. Fleur, fée, figurine, sorcière, vierge, mère ou putain, la femme était l'alibi colmatant l'échec d'une théocosmogonie binaire, androcentriste, qui butait sur la Belle et la Bête, le bon blanc et le mauvais noir, le juge et l'assassin, le vide et le plein, le tout et le rien (le trou du manque), comme on percute un terre-plein un soir de tempête.

Concrètement, cela donnait ceci. La femme faisait la cuisine, le ménage et les petits. L'homme faisait l'histoire (i.e. la guerre), la loi et les discours. Il courait le monde, à tête et à temps perdu courait les femmes, la Femme, et se(les) racontait. Elle devenait métaphore confinée, objet de délectation ou de profanation soumis aux humeurs de son homme. Il était sujet du Verbe qui engrossait la vierge et aiguisait les armes du guerrier affamé de chair mâle.

Dans un monde qui a choisi d'élire et de nommer l'histoire et la vie au masculin, comment voulez-vous qu'une femme ne finisse pas par sombrer dans l'incohérence et la schizophrénie, c'est-à-dire perde le bon sens dès qu'elle

lâche le sens appris ou prête un peu trop le flanc à ce qui se passe du côté de ses cinq sens. (Nadine). Et comment ne pas s'attendre à ce que l'homme ne devienne lettre morte d'un sens unique usé à la corde, survivant anachronique d'une histoire ancienne qui ne se perpétue que par ses redites et réitérations. (Paul plantant des artichauts sur une terre vendue aux Américains pour afficher les signes de sa virilité.) Paul et Nadine sont des archétypes qui, comme tous les archétypes, garantissent d'avance la suite de l'histoire attendue.

Mais voilà que Nadine s'oriente vers la rupture du sens, l'éclatement des codes, la dénonciation du leurre travestissant la grande histoire et toutes les petites histoires personnelles qui en découlent. Elle parle finalement de naissance. Et de noces. Ce sont les derniers mots du roman. Car après la vilaine bouffe du *Plat de lentilles*, il y a les noces pour lesquelles je vous adresse aujourd'hui même un faire-part. Elles seront célébrées dans un recueil de poésie qui s'appelle *Entre le souffle et l'aine*. Cela commence aussi par un mariage et une grande lessive. Mais on passe heureusement à la réconciliation des langues et aux célébrations du corps content. Corps consentant. Autant dire que c'est la fin du viol métaphorique, pour ne citer que le moins avilissant.

Tout cela devrait réjouir votre coeur d'homme et de critique pressé d'en arriver au dialogue. Mais il faudra



encore un tout petit peu de patience. Un tout petit peu de temps. Ce n'est ni imputable au hasard, ni à quelque mouvement concerté, si, dans ce qu'on appelle « la nouvelle écriture des femmes », on parle si souvent de naissance. On s'y attarde. On contourne l'événement. On n'en revient pas toujours. On n'en croit plus leurs yeux et nos oreilles. On naît. On se met à vivre. On risque une parole. On joue avec les mots. On met les langues mortes de côté et on sort la sienne. On cesse de traduire, de décalquer et de copier. Il commence à y avoir du féminin sous la langue et dans l'histoire.

C'est là où les pistes se brouillent. Et où la lecture devient ardue, mais jouissante et novatrice pour ceux qui aiment apprivoiser les langues étrangères. Langues secondes affranchies du statut et des contraintes de la *langue première*. Passez-moi ce néologisme. Ou plutôt je vous le passe, car l'expression *langue maternelle* est un pur barbarisme. Il n'y a jamais eu que des langues paternelles.

Comme nous ne sommes pas encore sorties du régime de la traduction, ma réponse n'échappe pas à la bâtarde du bilinguisme. Elle mêle incongrûment des éléments de langue paternelle ancienne à des bribes de langue maternelle naissante — utopie langagière qui ne verra peut-être jamais le jour, compte tenu de ce qu'il en coûte à une langue pour naître et se maintenir.

J'espère tout de même que vous saurez vous y/nous reconnaître.

Avec ma toute chaude et souriante festive amitié.

Madeleine Ouellette-Michalska

P.S.— Nadine fait dire qu'elle n'est pas sûre que *Le Plat de lentilles* soit un bon roman et que ça lui est égal puisque ça lui a permis de sortir de sa folie. Mais elle est certaine qu'il tendait un piège. Il promettait la défense du patrimoine, l'assiette de fèves au lard. Or, voilà qu'une fois les lecteurs/trices attablés, on leur glisse un pépin. Des lentilles affriolantes, relevées d'échalottes, entre lesquelles se glisse la critique des rituels ayant ordonné ce plat. Difficile à digérer quand ça ne tourne plus rond dans l'assiette et qu'on n'est plus maître dans sa maison.

Elle fait dire aussi qu'après *Le Plat de lentilles* (couverture grise, Le Biocreux), il y a eu *La Femme de sable* (couverture rose, Naaman) qui faisait l'amour sous le soleil algérien en humant des fleurs de citronniers et de mimosas. Pas folle du tout, celle-là !

# Le réalisme n'est pas mort

Jean Frigon nous le prouve avec

*La cour des miracles\**

*Ce roman que Jean Frigon vient de publier chez Pierre Tisseyre éditeur, porte le réalisme et le naturalisme au niveau le plus cru, le plus primitif et inhumain jamais vu au Québec. Frigon s'est d'abord fait connaître par une pièce de théâtre Ti-Jésus, Bonjour, jouée à la Comédie canadienne en 1977. Plutôt que de faire une critique de ce livre qui n'appartient à aucun courant de la littérature québécoise actuelle, nous sommes allés poser quelques questions à l'auteur.*

**Q** Vous êtes né à Montréal en 1952. Mais vous avez vécu quinze ans à Drummondville. Quel milieu vous a influencé le plus comme auteur, celui de Montréal ou de Drummondville ?

**R** Disons que c'est essentiellement Drummondville vu que j'ai vécu seulement trois ans à Montréal. Donc Montréal, j'en parle pas. C'est uniquement Drummondville.

**Q** Est-ce que votre pièce *Ti-Jésus, Bonjour* a été bien reçue par le public et par la critique ?

**R** Ça été mitigé. Certains ont aimé la pièce et d'autres non. Mais il y avait certains points qui ont déplu, comme le misérabilisme, la scatologie à outrance.

**Q** Vous avez écrit une vingtaine de pièces de théâtre, dont deux ont été lues en public par le Centre d'essai des auteurs dramatiques en février 1977 et en novembre 1979. Pourquoi avez-vous commencé par le théâtre ?

**R** C'est-à-dire que j'ai commencé par le roman. En soixante-dix, j'ai écrit mon premier roman. Je l'ai d'ailleurs donné à manger à mon chat.

**Q** Est-ce que le théâtre populaire de Tremblay ou de Barbeau vous a in-

fluencé ? Au niveau du langage et même des thèmes, il y a beaucoup de ressemblances.

**R** Quand j'ai commencé à écrire, je lisais très peu de théâtre. Par contre, je lisais beaucoup de romans, et puis j'avais vu très peu de pièces. En fait pour répondre plus directement à la question, je dirais que c'est tout à fait normal que des auteurs de la même époque utilisent le même langage et

